

perfections ; l'homme ne peut se donner qu'en homme, avec ses qualités bornées comme lui-même, mais cependant avec cette vive parcelle de feu céleste que la foi a su mettre dans son cœur.

Egoïste et froid, laissé à sa nature mauvaise, l'homme s'échauffe, s'enthousiasme, animé par le motif surhumain de la pitié, du dévouement et de l'amour—cette source si pure de l'abnégation.

Pendant la torride saison d'août, il y a six ans, éclatait, dans l'une des grandes cités de la Nouvelle-Angleterre, un grand et désastreux incendie. Partout l'élément destructeur, attisé par son foyer incandescent, s'agrandissant toujours, portait ses ravages destructeurs. Les constructions les plus solides s'effondraient, le plâtre des toits se fondait comme dans des fournaies ardentes, le fer se tordait comme sous la pression de puissants marteaux. La désolation est de tous côtés ; les ruines partout.

En vain l'activité se multiplie-t-elle pour limiter les progrès de l'incendie, le feu est maître absolu d'un des plus riches quartiers de Boston. Les décombres s'ajoutent aux décombres, les ruines aux ruines. Et à toutes ces horreurs viennent s'ajouter encore les sanglots comprimés des victimes, les plaintes des vieillards, les gémissements des malades, les larmes des femmes, les lamentations des enfants.

Tout est bruit, mouvement, désastre, tumulte, cris, épouvante, désespoir et mort.

Des actes héroïques s'accomplissent, des faits sublimes se multiplient. Tous les efforts sont impuissants ; l'incendie a tout ravagé.

Une ombre s'agit de l'embrasement d'une fenêtre, dans une obscurité produite par une pluie d'étincelles, de fumée, de cendre et de flamme.

Une femme va périr ! A la vue du danger qui la menace, du feu qui l'atteint, les plus intrépides sont saisis d'épouvante ; les cœurs restent froids, l'on n'ose pas s'aventurer dans une longue échelle, sous une pluie de feu, au secours de cette malheureuse condamnée à une mort cruelle. Les dévouements terrestres ont des degrés ; l'héroïsme humain a des bornes.

Vous avez compté sans l'amour. Un jeune homme arrive précipitamment au bas de la maison en flammes ; morne, silencieux, il fait signe de dresser la redoutable échelle ! Il s'y précipite ! les flammes l'atteignent ; il semble ne pas sentir leurs mortelles morsures ! Une unique pensée l'absorbe, un seul but le pousse, un seul sentiment le domine : sauver l'objet de son amour !

Il l'atteint, l'enserme dans ses bras dont la puissance paraît doublée par l'énergie et le danger, et redescend avec son précieux fardeau.

Cette jeune fille est sauvée ! Mais son libérateur est mort. La douleur, le feu, l'anxiété, la crainte avaient tué ce jeune homme. Pourquoi se sacrifiait-il ainsi ? Il aimait. Celui qui n'aime pas ne se dévoue pas.

Ne pas aimer est le crime de Satan, ne pas se dévouer est le péché de l'homme. L'indifférence ne sera jamais charitable ; la haine sera toujours froide. La femme ne connaît pas le crime de l'indifférence. Aussi, elle hait ou elle aime.

Comprend-on maintenant cette ardeur du Christ qui se communiquait aux disciples d'Emmaüs ? Vous expliquez-vous mieux l'amour infini de Dieu et les dévouements héroïques de l'Eglise ?

Dieu avait animé ses apôtres de son esprit vivificateur, comme il avait soufflé ce même esprit pour animer ce monceau de boue qui devait être notre premier père. L'Esprit agit en eux et les pousse à tous les dévouements, à tous les héroïsmes, à tous les martyres, pour sauver leurs frères des dangers plus grands et plus terribles que ceux des éléments de ce monde. Et ce souffle dévorant du zèle qui a animé les premiers chrétiens, qui a enflammé François-Xavier, consumé Vincent de Paul, J.-Bte de la Salle et dévoré tant d'âmes, n'est pas encore tout à fait éteint.

Dans tous les âges l'on a retrouvé ses traces, suivi ses voies, senti sa divine influence. On en retrouve les reflets au Canada en contemplant nos œuvres, nos édifices publics, nos couvents, nos collèges, nos églises, orgueil de nos villes ; l'on sent qu'un peuple de foi a passé ici, qu'une race privilégiée habite et réside en ces lieux.

Qu'était l'antiquité païenne à côté de nous ? Sinon l'abjection dans toute sa laideur, la misère dans toute sa nudité, l'esclavage dans toute son ignominie, la barbarie dans toute sa cruauté, le vice dans toute sa pourriture. Le dévouement y était inconnu. La société y était divisée en deux camps, les bourreaux et les victimes ; en deux castes, les privilégiés et les ilotes ; en deux classes, les faux prêtres et les faux adorateurs. Le pauvre y était un objet de risée, l'infirme un objet d'horreur, l'artisan un objet de mépris, l'ouvrier une bête de somme.

La femme était soumise à la plus abjecte des servitudes ; la poésie y était sans voix, la fleur sans parfum, la source sans murmure, la vie sans espérance, l'homme sans bienfaits.

Cette société, se mouvant au milieu de ses dieux innombrables, était sans Dieu ; éperdue et inquiète parmi tant de religions, était sans religion !

Le chaos était partout ; l'ordre, nulle part.

Tel était l'état de la société antique à l'époque de la naissance de l'Eglise. Aurora bienfaisante de jours meilleurs, de consolations ineffables telles que le monde n'en avait jamais ressenties !

Etonné, surpris, le monde se moqua des apôtres, de la foi nouvelle, l'enfer s'agita, les tyrans craignaient pour leur puissance, se préparaient à la résistance.

Comme c'était la religion des humbles, de pauvres bergers, tout émerveillés, les premiers avaient entendu d'harmonieux *hosanna* dans l'air. Une étoile étrange avait indiqué à des étrangers la voie conduisant au berceau d'un enfant. Des gémissements inconsolables s'élevaient fait entendre dans Rama. L'on racontait des merveilles d'un certain Galiléen qui, un instant, avait fait craindre les Césars. Mais on l'avait fait ignominieusement mettre à mort en lui préférant un assassin.

Sa résurrection n'était qu'un bruit faux répandu par ses disciples ; les magiciens d'alors faisaient comme lui des miracles.

Et le monde, ballotté par ses doutes, entraîné par ses plaisirs, fasciné par l'enfer, courbé sous l'esclavage antique, n'avait rien compris à ces signes nouveaux, n'avait pas cru aux merveilles qui se préparaient pour lui, à la lumière qui allait bientôt l'éblouir.

C'est alors qu'un pauvre pèlerin s'avança seul, sans armes, sans protection, vers Rome, la capitale du monde. Il s'en vient la conquérir !

Au tyran, il prêchait la mansuétude ; à l'orgueilleux, l'humilité ; au pauvre, l'espérance ; à l'esclave, l'obéissance ; au maître, la douceur ; à tous la charité. Et cet homme fit trembler l'empire, fit peur à la tyrannie !

A ceux qui n'en connaissaient pas même le nom, il annonçait sa foi nouvelle ; il prêchait une doctrine dure pour les mœurs du temps. Il s'élevait avec force contre les abominations de la terre, et, pour toute consolation, il n'offrait ici-bas à ses adeptes que des humiliations, des chaînes, des chevalets et la mort !

Lucifer s'agit ; les bourreaux s'ingénient à inventer de nouveaux supplices, à épuiser leurs fureurs, à aiguïser l'appétit des animaux féroces contre les disciples de Pierre. Le bras de l'exécuteur se fatigue, sa hache s'émeuse, le courroux des lions s'apaise, les persécuteurs se lassent et proclament, après trois siècles de bûchers, de carnage et de sang, que la religion du Christ est enfin maîtresse et à jamais victorieuse.

Victorieuse ! Elle en a le droit. Elle le doit à son propre dévouement, plus encore qu'à ses larmes, qu'à ses sacrifices, qu'à ses miracles. C'est que le dévouement est l'amour, et l'amour est le principe de tout, le gage du succès, la certitude de la victoire. Par l'amour l'on peut tout : avec l'amour rien ne coûte.

L'église est fondée. Elle éclaire les nations, elle commande aux peuples, elle trône à côté des Césars ; les pauvres ont recours à sa charité, les malheureux lui demandent des consolations, les affligés de bien vouloir sécher leurs larmes. Elle fait voir les aveugles, fait marcher les boiteux et ressuscite les morts !

Ses enfants parfois s'insurgent contre elle, ses propres fils lui déchirent le sein, les nations complotent contre son repos et les rois conspirent sa ruine ! Alors, elle redouble de prudence, de charité et de dévouement. Et, à cette vue, les séditions s'apaisent, les armes se déposent, les peuples rentrent dans le sentier du devoir.

L'Eglise est partout l'arbitre incontestable du monde. Seule, elle arrête les avalanches des barbares qui se ruent sur Rome, et elle réussit à les civiliser, à les convertir. Les siècles passent, les empires disparaissent, les trônes s'écroulent, et toujours l'Eglise seule domine toutes ces ruines, voit passer toutes ces nations, contemple tous ces effondrements sans en être jamais atteinte ou affectée. L'immortalité lui est promise.

Quand elle rencontre un malheureux, elle l'encourage ; un pauvre, elle lui fait la charité ; un affligé, elle le console ; un pécheur, elle le relève ; un coupable, elle l'absout.

Sa charité est sans bornes ; sa foi, céleste ; sa mission, sublime ; son dévouement, divin, et son amour infini. Voyez ce qui s'est passé en France depuis la Révolution : en Allemagne, Bismarck y revient ; la Russie l'appelle à son aide ; l'Angleterre a recours au pape ; les Etats-Unis, au clergé pour civiliser les sauvages. Voilà l'Eglise avec ses œuvres, ses combats, ses martyres, ses gloires, son sang et ses larmes. (Œuvres, combats, martyres, gloires, sang et larmes qu'elle retrouvera changés en mérites éclatants dans cette autre Eglise triomphante dont elle n'est ici-bas que l'escabeau et le marchepied.

(A suivre.)

NOS MONTAGNES

Quel pays que nos montagnes ! quel débouché pour le surplus de notre population ! quel rempart pour notre nationalité ! Ici, l'air pur nourrit les poitrines, fortifie les constitutions, engendre la liberté. La mollesse et la frivolité des villes ne pénétreront jamais dans ces lointaines vallées ; l'éducation ne s'énervera pas sous un souffle délétère, elle restera profondément chrétienne, mâle et sévère. La foi se trouve à l'abri des propagandes dangereuses. L'homme vit en face de

la grande nature et de son Dieu ; le travail et la religion s'y partagent ses journées.

L'histoire nous apprend que les montagnards ont toujours été des peuples religieux, pleins de vigueur et de fierté. La Calédonie n'a pas connu le joug romain, et, dans des temps plus rapprochés, elle a donné naissance à la plus belle peut-être des races modernes. La liberté espagnole s'était réfugiée dans les montagnes des Asturies ; de là elle est partie pour chasser le croissant de la péninsule ibérique. La Suisse est la terre classique de l'honneur et de la fidélité : ses enfants, pendant des siècles, ont monté la garde aux portes des rois.

Déjà l'habitant de nos montagnes possède une physionomie particulière de hardiesse, de franchise et d'indépendance. Si jamais dans la plaine, les mœurs de nos pères s'étiolaient au contact d'influences malheureuses, le montagnard canadien restera toujours français, toujours catholique.

Quelle satisfaction de penser que nous avons à peupler une chaîne non interrompue qui s'étend du lac Saint-Jean au lac Témiscamingue, contrée longue de 300 lieues et large de 30 à 40 lieues, assez vaste pour nourrir des millions d'habitants !

La Providence nous a gardé comme en réserve cet immense domaine. D'aucuns ont regretté que les montagnes occupassent dans notre pays une superficie aussi considérable : ils n'ont pas songé que, s'il en eût été autrement, déjà les races étrangères nous auraient environnés de toutes parts, resserrés, étranglés. L'émigration européenne en général préférera les prairies faciles de l'Ouest. La vigueur de nos colons ne recule pas devant les arbres de la forêt ; leur éducation et leurs habitudes les préparent aux travaux et aux fatigues d'un tel défrichement.

Mais sachons profiter des moments ; plus tard, il serait peut-être trop tard. Hâtons-nous de jeter dans toute l'étendue de ces solitudes, de distance en distance, des groupes d'établissements qui seront même pour les cantons circonvoisins comme une prise de possession du sol ; les étrangers, n'aimant guère le voisinage de notre influence, dirigeront ailleurs le courant de leurs populations. Nous deviendrons les maîtres de la vallée de l'Ottawa comme nous le sommes de celle du Saint-Laurent. C'est alors que nous peserons de tout notre poids et de toute notre valeur dans les destinées de la Puissance, et que nous pourrions envisager sans crainte les vicissitudes et les possibilités de l'avenir.

L'abbé PROULX.

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

DE PARIS A LOURDES. — ORLÉANS ET JEANNE DARC. — TOURS ET LA MÈRE MARIE DE L'INCARNATION. — L'ORATOIRE DE LA SAINTE FACE. — POITIERS ET CHARLES-MARTEL. — BORDEAUX. — MONT-DE-MARSAN ET SAINT-VINCENT DE PAUL. — PAU ET HENRI IV. — ARRIVÉE.

Lorsqu'arrivé à Paris on veut se rendre à Lourdes par le plus rapide moyen, il faut s'en aller prendre, à la gare d'Orléans, le train express qui part à 8 heures précises du soir pour Bordeaux. Avec une vitesse moyenne de 1 kilomètre ($\frac{1}{4}$ de lieue) par minute et de 15 lieues (60 kilomètres) par heure, on arrive à Bordeaux en 10 heures, c'est-à-dire vers 5 heures du matin, après cinq stations d'environ trois minutes chacune. Mais si l'on a le temps il est important de s'arrêter à Tours pour visiter le couvent d'où la mère Marie de l'Incarnation est partie pour le Canada et enfin pour aller honorer l'oratoire de la sainte Face dans l'ancienne maison de M. Dupont, qui est maintenant connu et révérend dans le monde entier.

Dans le trajet, la piété est ranimée par la rencontre de plusieurs endroits qui vous rappellent les marques éclatantes de la bonté de Dieu et sa tendresse pour la France, sœur aînée des nations chrétiennes. Ainsi, vers 10 heures, nous arrivons à Orléans. "Orléans ! Orléans !" disent les conducteurs, et nous pensons à cette jeune fille de 18 ans—Jeanne Darc—qui aimait sa patrie, qui pria pour elle, et qui obtint sa délivrance, en gagnant par son bras victorieux deux couronnes : l'une de souverain pour le descendant des rois de France, et l'autre, bien plus glorieuse, de martyre, pour elle-même. Une heure après, nous sommes à Blois. C'est là que réside cette pieuse religieuse toujours en prières pour la paix de l'Eglise et le salut de son pays, et qui a mérité de recevoir l'assurance que les jours de la délivrance sont certains, même qu'ils sont proches.

"Priez, priez, grande servante du Seigneur, car nous sommes au milieu des plus pénibles anxiétés."

Après une autre heure, nous sommes devant la ville de Tours. Tours est le siège antique de St-Martin, apôtre des Gaules, et de l'évêque Grégoire, l'historien des Francs. N'oublions pas que c'est d'un couvent de cette ville, qu'est partie, en 1639, Marie de l'Incarnation. Elle se rendait à Québec, où elle travailla pendant de longues années. Elle a mérité la vénération de